

## Lettres à Francesca\* de Erri De Luca

C'est l'année 1977, Francesca a seize ans, elle va à l'école, elle vit avec ses parents. Francesca ne veut pas attendre. « Tu as toute la vie devant toi. » Elle n'y croit plus. Elle l'a sur elle la vie, dans les endroits les plus variés à découvrir, elle l'a partout et maintenant, pas devant non plus.

C'est l'été, elle est en vacances, en voyage avec des copains, dans des lieux qu'elle n'a jamais vus. J'écris à Francesca les lettres de notre différence, des voix d'un signal qui enregistre, sur seulement onze ans d'eau et de profondeur, les distances du passé entre deux générations inconnues l'une de l'autre.

.....

depuis quelque temps les autobus ne vont plus en banlieue, mais ils s'arrêtent des heures dans les jardins pour prendre le frais à l'ombre. En se croisant sur les branches, les colonnes de fourmis sifflotent un air comme celui de la rivière Kwai. Cet hiver, j'ai vu des arbres qui gardaient un tas de feuilles vertes sous leur écorce. Depuis quelque temps un enfant arrache les aiguilles des montres pour ne pas aller au lit. J'en ai une comme ça qui bat la mesure du temps sur mon poignet comme un cœur, mais je sais tout de même quelle heure il est. Depuis que tu es partie, je sais toujours exactement l'heure qu'il est, la distance qui me sépare de toi me rend très précis.

Chez moi, il y a un moustique qui a peur du noir ou qui peut-être ne veut pas rester seul la nuit. Il me réveille dans mon sommeil et veut que j'allume la lumière. Je le fais et je me mets à le chercher et alors je suis complètement réveillé. Puis je me remets au lit et je l'attends. Je l'entends qui tourne plus loin, il passe rarement près de moi et je l'entrevois, rapide. Je connais les moustiques, j'ai beaucoup appris de leurs usages. Je sais où ils préfèrent se poser quand ils sont encore à jeun et où ils se réfugient quand ils m'ont déjà piqué. Je suis très fort pour les attraper au vol, je les reconnais même sur des surfaces sombres.

Mais un moustique comme celui-là, je n'en avais encore jamais vu. Il bourdonne même quand il est repu, il ne se pose jamais et cherche seulement à me garder éveillé. Parfois le sommeil coupé se cicatrise à l'aube, il a l'air content de ça et

marmonne dans son vol incessant en évitant les toiles d'araignée. Je partage ma chambre avec eux, à moi la base à eux la hauteur, le produit n'est pas divisé par deux car, comme tu le sais, je vis seul. Je m'étonne moi-même de ne rien faire pour me libérer de ce désagrément. Et pourtant les nuits sont très chaudes et il est bien pénible d'avoir du mal à se rendormir. Mais je ne me décide toujours pas à vaporiser un peu d'insecticide. Peut-être me suis-je habitué à ne pas m'opposer à de petites contrariétés ou peut-être suis-je même content de la compagnie de l'insecte, de son appel nocturne et du temps que je passe à compter les bruits du grenier. Être seul en ce mois d'août me pèse moins que durant les autres mois, l'insomnie et la chaleur ne me gênent pas. Il me semble avoir perdu l'attention normale qui est déjà un état d'urgence. Voilà, la ligne est coupée et tout m'apparaît doté de son côté poli. Toi aussi, tu passes des journées sans autre horaire que celui du soleil et tu ne restes seule que lorsque tu décides de te détacher du groupe et de t'en aller un peu plus loin. Tu peux peut-être savoir quand il est l'heure de n'être rien qu'à l'écoute de toi-même, tu peux peut-être mesurer les solitudes qui t'attendent, ne pas les laisser te tomber dessus à l'improviste, alors que tu gagnes à peine de quoi vivre dans une autre ville. Peut-être t'y entraînes-tu en laissant vide ta place au milieu de tes amis, sachant que ta silhouette sur le sable, l'empreinte que tu laisseras, sera conservée entre eux. Moi je sais que toute chaise quittée a été vendue, sur le fait d'être seul, je sais bien autre chose.

Mets-toi à un balcon, un de ces soirs, comme moi au mien : à cet instant-là aucun de nous n'attendra vraiment rien. Ainsi, chacun à deux bouts éloignés, différents, nous étren-drons la même solitude.

.....

au temps de mon enfance, pour plaisanter, on m'appelait Richard Cœur de Lion, en raison de ma peur uniforme, qui était au fond de moi comme en surface. C'était une peur de toucher: une prise électrique, les objets coupants et toutes les dangereuses imprudences des enfants. J'ai grandi avec les peurs ressenties comme des fautes et une fureur impuissante contre elles.

Je grandissais en même temps que montait en moi la rage de m'en libérer. Sur le vaste terrain d'un âge juste bon à préparer le suivant, je m'initiais à des cérémonies secrètes: la mise en pièces de mes peurs. Je serrais une broche électrique et je la glissais inlassablement dans la prise, je prenais une lame et la lançais d'une main dans l'autre, pendant des heures, des jours, jusqu'à ce qu'un cal se forme sur ma peur et je passais à la suivante. La sueur m'inondait, j'imaginai ainsi évacuer les toxines de mes angoisses qui ne s'en allaient jamais.

À partir de cette période, aucune peur que j'aie pu reconnaître n'a manqué d'être rasée au sol par ce furieux exercice qui consistait à l'écraser comme un furoncle. Les peurs violentées sont aujourd'hui une chemise de cicatrices et elles n'arrivent plus à s'enraciner en moi. Elles sont une espèce que je ne sais plus protéger et que je visite dans une des cages de ma mémoire.

Voilà pourquoi, Francesca, je n'ai pas eu peur de descendre dans les rues de la révolte, voilà pourquoi elle ne m'a pas suffi. Je n'ai pas eu peur des coups et j'ai risqué ma peau pour qu'elle me revienne abrutie, épaissie.

Il y a presque dix ans que je fréquente les affrontements sociaux de ce pays, de ces gens qui font parler d'eux seulement quand ils n'en peuvent plus. J'ai toute une liste de peurs égrenées et effacées, les miennes et celles de tant d'autres, mais je ne te les envoie pas, Francesca, je ne te les montrerai pas. Les peurs que tu auras t'attendent, personne ne peut te prévenir, personne ne doit les étrangler à ta place. Personne ne peut dire : cette peur appartient au passé. Les peurs ne connaissent pas le progrès, elles ne sont pas de l'histoire, elles sont de la chair.

Onze ans entre nous : toi, aujourd'hui tu n'écrases pas les peurs, tu leur opposes ta résistance, mais elles ne sont pour toi ni une gêne ni une honte. Elles t'appartiennent et tu ne peux et ne veux te défaire de rien qui porte ton odeur.

Peut-être que toi aussi tu les verras arriver au galop, que tu entendas leurs sirènes, leurs hurlements pour se donner du courage et alors quand tu les verras sur toi, eux et leurs coups, sens-la, sens-la tout entière la peur, sens la force qu'elle te donne, son souffle court, son pas rapide, sa prise qui se relâche plus tard dans le salut.

J'ai transpercé ces peurs et d'autres, j'ai subi des mutilations invisibles dans cet exercice et mon corps en est resté tout racorni. Toi, tu ne feras pas la même chose. Tu t'en feras des amis des peurs, même quand tu continueras à faire des croche-pieds, à tourner le dos, à te taire, à te mettre en colère, à t'en aller, à revenir. Voilà, Francesca, la révolte m'a rendu comme ça, mais toi seule pourra rendre la révolte différente.

.....

je rédige le procès-verbal d'une conversation brûlante et clandestine entre nous. Tu avais quinze ans, tu me dis : « Je voudrais faire un enfant. » Je n'ai vu aucune femme aussi claire et posée pour annoncer une maternité. Ce n'était qu'un désir et il semblait plus fort et décidé qu'un fait accompli. « Le temps me sautera sur le ventre et me le rendra endolori, gonflé de douleurs, prêt à donner un fils aux autres. Maintenant, c'est le moment d'en faire un pour moi. » Faire des enfants à quinze ans : c'est un jeu ?

« Oui, c'est un jeu et les allaiter est le jeu qui convient le mieux à mon âge, avant qu'il ne devienne un métier et ne coïncide avec un homme. »

Et moi, mi-confus de surprise et d'embarras, je disais : « Oui, ce sont les hommes qui ont tiré les métiers des jeux. »

Ton corps perdait ses dernières âpretés, tu le sentais grandir et il était bien plus qu'un sexe et bien avant. Bien avant que ne s'y appose ce cachet exclusif, tu découvrais ton corps ouvert comme un coquillage, tourné vers le vent, les animaux, l'eau et une fécondation générale. À l'intérieur, tu n'y sentais pas un sexe, mais des œufs et ils contenaient le monde à venir.

Tu voyais les jeunes de ton âge occupés à extraire de leur corps, de ses entières possibilités, la seule racine de réglisse du sexe. Tu ne voulais pas faire l'amour, le plus souvent tu

préfèrais l'éviter car tu ne parvenais pas à en jouir, mais les garçons insistent toujours – et pourquoi elle ne veut pas ? – ils te traitaient comme une petite fille et toi, tu n'arrivais pas à comprendre pourquoi ils étaient si pauvres. Et alors, pour essayer une joie et pour ne pas dire non, tu défaisais les nœuds et les tresses de tes nerfs et tu versais sur la croûte de ta résistance une substance pour la diluer et la faire ruisseler un peu. Tu l'appelais luciole, amie de la nuit, sommeil plein, pour ouvrir les lèvres. Tu voulais que les fils échappent aux adultes et soient élevés légalement par ceux qui avaient moins de dix-huit et plus de soixante ans. Ainsi, entre nous les mots semblaient une colonie d'enfants en fête sur la plage. Peut-être étaient-ils différents de ceux que nous croyions nous dire, peut-être étaient-ils déjà en train de nous attendre aux détours des années. Ainsi barbotaient nos paroles, jaillissements saccadés de pluie dans la gouttière, nous, pleins d'éclaboussures et enfants de cette eau. Nous les soufflions aussi, les mots, notre gorge se gonflait entre la terre du corps et la montgolfière de la tête dans le ciel. Nous étions plus intimes que des amants, et plus impitoyables. Tel est le procès-verbal, Francesca. Je répète cette conversation à la traîne, tes mots au-dessus de mes mains et je te les rapporte ici comme dans l'enchevêtrement de deux plantes grimpantes.

.....

il y a quelque temps, un nom de femme me passait par la tête et me rendait anxieux : Mélanie. Il surgissait presque normalement, comme une chose évidente, un objet matinal comme le dentifrice, la cafetière, une clé. Il tournait dans ma tête et je le démontai : Mélanie se mêla, s'emmêla, tout un méli-mélo, dans son étymologie de couleur noire et brillante, dans le sens d'un prénom à donner à la prochaine petite fille du monde. Je n'en connais aucune qui porte ce nom.

Un après-midi, je me promenais sur l'Aventin, par une de ces journées de septembre tièdes et spongieuses qui incitent vite à devenir nomade. Au sommet de la montée, je franchis le seuil de cette terrasse qui, de loin, annonce au visiteur le casque lumineux de la plus célèbre des églises. Dans le petit hectare de pins et d'orangers, je choisis l'ombre nette d'un arbre et je m'étendis sous son abri. D'un grand pot tout proche jaillissaient des touffes de laurier-rose. Ce fut alors que je vis sur le bord, gravé avec soin, ce nom. Sur le frontispice du grand pot, comme le nom d'un temple auquel il était consacré, était écrit : MELANIE, en lettres d'imprimerie, de la pointe d'un couteau, avec soin et sans hâte d'être découvert. Sans même me lever, j'ai senti que j'avais été appelé en ce lieu, que j'avais été étendu et installé là pour recevoir une révélation. Sans même m'être levé, je me suis senti tomber.

Te voici bien présente, anxiété matinale, avis imprécis du tout autre en plein cœur. Je t'ai trouvée au premier parc, au



premier pin, au premier pot de fleurs que j'ai regardé. Mélanie, je suis un passant, je vais à pied et je ne peux t'emporter avec moi. D'autres encore viendront, de nouveaux visiteurs devront te rencontrer et arrêter leurs attentes à ton beau nom écrit en capitales. Je ne peux les laisser indécis dans les allées, je ne peux t'emporter avec moi.

À la Pointe de la Campanella, un vieux phare s'écroula et fut englouti par la mer une nuit où elle tapait plus fort et où elle explosait entre les rochers. Il y a beaucoup de phares sur la mer, je n'en connais qu'un qui soit submergé. Il y a des femmes et des noms comme Mélanie, mais un seul est l'égratignure d'une arme sur un pot de fleurs. Découvrir l'identité d'un rêve est une trahison.

En me dépouillant de cette illusion, il m'a semblé un moment que je te ressemblais, Francesca. J'ai compris mon erreur, pensais-je, le pot Mélanie, pour qui veut le savoir, trouble l'instinct qui pousse à donner un nom de femme à un manque, à un écroulement.

Pourtant ce vide, toi, tu ne le confonds pas avec autre chose et tu ne l'emportes pas en promenade dans les jardins. Quand tu le ressens, tu le noies aussitôt. Il te suffit d'un peu d'eau distillée.

.....

je rédige la chronique d'une journée cassée entre mes rares intentions et une opposition à celles-ci qui monte directement d'un sous-sol grouillant et hostile. Dans mes efforts pour le maîtriser, je gaspille parfois une journée entière. Sous ma peau passe une poussière de frissons, un essaim qui agace mes dents et mes gestes. Je retourne ainsi la doublure de l'enveloppe comme fait le pêcheur avec la tête du poulpe et je te montre, Francesca, l'asphyxie d'une journée, une parmi d'autres, ingouvernable.

Je commence en feignant des mouvements experts pour arriver à faire partie de mon pantalon, pour serrer au mieux sur mon sternum la générosité de l'étoffe d'une chemise, pour me glisser dans un pull. Ainsi affublé, j'avance, évitant le monde qui se presse partout de l'autre côté de la porte et qui n'a pas l'air de m'attendre, mais qui s'agrippe aussitôt à mes vêtements pour se faire transporter par moi, comme s'il était une araignée vagabonde. J'avance malgré tout et j'affiche mon indifférence, mais aujourd'hui je n'arrive vraiment pas à franchir la distance qui me sépare de l'arrêt de l'autobus, un crépi d'yeux m'observe des maisons, l'asphalte devient déjà un escalier roulant que je dois parcourir en sens contraire. Il y a des jours où je ne peux en vaincre la résistance et je me retrouve à nouveau poussé chez moi, comme dans les films qui vont en marche arrière où un type fait tous les gestes en sens inverse. Aujourd'hui est un de ces jours-là. J'ai bien du mal à

résister à l'irritation qui me pousserait à remonter vraiment l'escalier à reculons.

D'autres fois, je parviens à m'insérer dans les parcours de la ville, en me tenant à mes vêtements pour garder un angle droit entre mon corps et le trottoir. Je cale mes mains comme une voile dans la gaine de mes poches pour ne pas perdre l'équilibre. Mes mains me font dévier. Leur équilibre est indépendant du mien, elles suivent le cours de pensées venues de beaucoup plus loin, de beaucoup plus loin en moi. Elles affleurent en surface, dans ma paume, entre mes doigts et je m'aperçois qu'elles sont transparentes. Brusquement, j'ai honte d'avoir les mains nues.

Il y eut des temps de mains lézards et des temps de mains fusils, quelles mains ont tes années ? Tu les confies aux découvertes, tu risques les consistances, tu les serres même sur le néant, puis elles retournent dans ton giron le soir comme vers une ruche, tes abeilles apprivoisées. Parfois, elles ont des gestes de petite cuillère à café, parfois de faux qui vole au ras de l'herbe. Si je les touchais dans le noir, je les prendrais pour l'oreiller que je n'ai pas eu.

Moi, je trébuche dans mes mains, toi, tu y appuies même ta tête quand elle s'y enferme, chassant lèvres et monde à l'extérieur.

Sans parler des pieds : ils m'entraînent dans un courant, désobéissants, peu soucieux de devoir donner bonne contenance à tout ce qui repose sur eux et qui leur est confié. Toi, tu as des chevilles larges et tu ne vacillerais même pas sur l'avant d'un bateau. Elles s'appuient solidement et ont l'air d'affronter tous les vents. Tu as des pieds à laisser déchausés, ils forment des pas qui dans la danse guident le cavalier,

220

dans la chambre bercent les enfants. Une veine bat lentement le long de ta voûte plantaire, elle m'émeut. Maintenant, écoute : de tous les débris dont je suis formé, aucun ne se détache. Le corps est là, même sans accord intérieur. Nous sommes différents tous les deux, mais tu peux sentir bouillir en toi la cale de l'équipage sous le boitement nocturne d'Achab, capitaine d'un seul dessein, corps d'une unique rancœur.

.....

j'écris la dernière différence qui existe entre nous, celle qui ne dépend pas des années, mais de nous. C'est l'échange inégal qui existe entre toi et moi. Je puise à ton versant sans danger qu'il se tarisse, j'extrais de toi, en pilleur, les dernières nouvelles du monde. De moi, tu ne recueilles que l'eau de vaisselle de mes lignes.

Le hasard qui me fait le témoin de tes épanchements, me relie à un cours d'expériences que j'ignore. Toi, tu ne connais pas les miennes. Tu me regardes parfois dans les yeux pour y voir des barreaux et tu n'y vois que la couleur opaque d'une mer lointaine. La couleur de la mer qui est sur les cartes de géographie, me dis-tu quelquefois, quand tu les fixes longtemps. Ou bien tu me dis : « Aujourd'hui tu es le domestique du père de Zorro », te moquant du fait que je ne parle pas et que je n'en aie pas envie. Toi, tu as toujours une page prête comme un fruit de mer, tu me la lis en me l'offrant ouverte.

Je te pose des questions, tu réponds bien plus tard. Tu plonges, tu plaisantes un moment avec tout autre chose, puis tu t'essouffles à la surface plus loin et tu m'as répondu comme ça ; si j'ai compris, ça va, sinon tant pis pour moi. Mais ça je l'ai appris, t'attendre, écouter d'un air distrait le tas de choses que tu dis, t'attendre à l'horizon quand dans le flux des courants jaillit ta réponse, rapide, tout au bout.

Que de fois ne changes-tu de ton : comment fais-tu pour avoir tant de voix, pour ne jamais te tromper sur laquelle employer ?

Quel échange inégal, Francesca : moi je passe pour écrivain et toi pour chose écrite. À la fin de cette licence, je t'ai trahie. J'ai arrêté dans le temps figé des mots nos différences, les coulisses mobiles de notre entente. J'ai tracé des limites avec des lignes qui ne séparent rien. Je suis le cartographe européen qui trace sur une carte d'Afrique les frontières arbitraires des états. Au moment où je trace les lignes, tu es déjà ailleurs. Moi je passe pour écrivain et toi pour chose écrite. Et pourtant ce bobard tient contre l'évidence, car, de son côté, il a une apparence d'acte accompli, de lettres expédiées.

Tu n'as pas d'autre issue que celle d'écrire toi aussi, Francesca. Icare n'a pas d'autre choix que le ciel. Pousse la réponse de toute ta force dans la boîte aux lettres, tu briseras la main du facteur, tu crèveras le sac, enfin elle arrivera, car la force de se mettre en contact avec le reste de la création n'est par nature refusée à personne. Ecris, toi aussi, Francesca, que l'empreinte laissée par ton pied soit en papier, en papier la peur, le vin et la maternité. L'échange inégal sera entre toi et le monde, c'est lui qui restera écrit. Reviens vite,

Erri

Traduit par **Danièle VALIN**

---

\**Lettere a Francesca* est un des premiers textes publiés par Erri De Luca en 1990 chez l'éditeur napolitain Alfredo Guida, avec un texte de Raffaele La Capria, *Variazioni sopra una nota sola*. La traduction est publiée avec l'aimable autorisation de l'auteur.